



Réforme du bac : la philosophie est en péril

Pour Thomas Schauder, professeur de philosophie, la réforme du lycée laisse trop peu de place à cette matière, supprime des notions fondamentales et lui fait perdre « sa substance et sa vigueur ». Chronique phil'd'actu, par Thomas Schauder. Fin janvier 2018, au moment de la sortie du rapport Mathiot pour la réforme du lycée, j'avais écrit dans une chronique que la « revalorisation » de la philosophie n'était qu'un leurre et se traduirait par une baisse de moyens. Surtout, qu'elle allait conduire à stigmatiser les élèves dont le capital socioculturel ne correspond pas aux attentes de l'institution, et allait provoquer beaucoup de méfiance et de dégoût à l'égard de cette discipline. J'avais tort : j'ai péché par excès... d'optimisme.

Un an plus tard, le 20 mars 2019, la remise du rapport du Groupe d'élaboration des projets de programme (GEPP) a provoqué la colère de professeurs de philosophie, inquiets depuis plusieurs mois de l'avenir de leur discipline, comme en témoigne Jean-Paul Jouary dans un entretien dans L'Humanité. Alors que Jean-Michel Blanquer rejette les critiques qui lui sont adressées, les accusant d'être

« basée [s] sur des intoxications », voire d'être des « bobards », examinons les raisons de cette colère.

Le problème de la fin de la série L

Premier problème : la fin des séries du lycée général, remplacées par un tronc commun auquel s'ajoutent des spécialités (trois en première, deux en terminale). Jusqu'à présent, les élèves de terminale S avaient trois heures de philosophie, ceux de ES quatre heures et ceux de L huit heures par semaine. Désormais, ce sera quatre heures pour tout le monde.

Si on s'en tient à une évaluation purement quantitative, on dira que cela augmente le poids de la philosophie. En effet, peu d'élèves suivaient une filière L, alors que la filière S était très prisée (d'après les statistiques du ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, en 1995, il y avait à peu près autant de bacheliers issus de L que de ES et deux fois plus de S ; en 2016, il y avait deux fois plus de ES que de L et plus de trois fois plus de S que de L). Autrement dit, la majorité des élèves auront une heure de plus et seule une petite minorité en fera moins.

Cependant, si nous adoptons une évaluation qualitative, on se rend compte que le petit nombre d'élèves en série littéraire était justement ce qui permettait à l'enseignant de pouvoir faire de la philosophie réellement, dans de bonnes conditions, et que le fait d'avoir du temps permettait d'aller au fond des choses, au lieu de passer en revue à toute allure le programme.

Comme le rappelle Jean-Paul Jouary, la filière L constituait un vivier d'élèves qui s'orientaient par la suite en classes préparatoires littéraires ou en licence de philosophie, permettant le renouvellement des générations de professeurs. Autrement dit, la fin de cette filière signifie, à terme, une augmentation de la crise des vocations et posera donc, in fine, un problème au niveau du recrutement (alors même qu'on sait que certaines académies, comme Lille, Amiens ou Reims, sont déjà en manque d'enseignants).

A la place de ces petits groupes, souvent intéressés, les professeurs n'auront pas d'autres alternatives que des classes surchargées et devront choisir entre finir le programme ou approfondir, donner la parole à tous, organiser des sorties, etc.

Une spécialité nébuleuse

Les élèves souhaitant développer leur « fibre philosophique » seront donc invités à s'inscrire en spécialité « Humanités, littérature et philosophie » (HLP). Son titre usurpé « d'humanités » (elle ne contient pas d'enseignement des langues anciennes) dissimule pour les uns une « histoire des idées », pour les autres une sorte de « culture générale » sur le modèle des grandes écoles. En vérité, il s'agit d'une discipline aux contours flous, mélangeant l'enseignement thématique et chronologique et qui sera surtout ce que les enseignants de lettres et de philosophie, qui devront la dispenser ensemble, en feront au cas par cas. Il n'y a néanmoins aucune ambiguïté : ce ne sera ni

de la littérature ni de la philosophie.

Cette spécialité permettant de « caser » les professeurs de philosophie reproduit les erreurs du passé en faisant de la philosophie une matière littéraire et l'éloignant des sciences (rappelons la phrase inscrite par Platon au fronton de l'Académie à Athènes : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre »). Ensuite, elle ne saurait être équivalente aux heures qui ont été perdues en terminale littéraire. Enfin, elle s'inscrit dans le contexte plus global de mise en concurrence des établissements en fonction de leur offre de formation, ainsi que des équipes pédagogiques entre elles (pour cause d'arbitrage budgétaire). Ajoutons la croyance illusoire dans la mobilité des lycéens – alors qu'on sait très bien les difficultés que rencontreront ceux qui viennent du monde rural ou périurbain – et dans leur liberté de choix – dans l'ignorance du poids des déterminismes sociaux et dans l'idéologie du « lycée à la carte » individualiste.

Terminons ce tour d'horizon par le programme du tronc commun, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a été tronqué de quelques notions essentielles. D'abord, la notion de « bonheur », qui avait l'avantage de capter l'attention des élèves tout en posant les problèmes fondamentaux du sens de la vie et de la condition humaine. Car si, comme le disait Aristote, le bonheur « est la fin ultime de l'existence », autrement dit ce que tout le monde vise et recherche, alors les questions « Que dois-je faire et que puis-je faire pour être heureux ? » sont le point commun à tous les êtres humains. Cette notion permettait de parler d'éthique (le bonheur doit-il passer avant toute chose ? Si on est sûr qu'une personne ne pourra pas ou plus atteindre le bonheur, faut-il autoriser le suicide ou l'euthanasie ?), d'économie (le bonheur est-il dans la consommation ?) et de soi-même (quelle est votre vision du bonheur ? Pourquoi pensez-vous qu'avoir de l'argent ou être célèbre vous rendrait heureux ?). Alors qu'on ne cesse de nous vendre des solutions pour être heureux, on prive les jeunes gens de toute réflexion sur ce qu'est le bonheur. De là à penser qu'il s'agit de laisser libre cours au « totalitarisme de la consommation », il n'y a qu'un pas.

Disparition de la notion de « travail »

Dans le même ordre d'idées, on assiste à la disparition du « travail », autre sujet universel et qui intéresse fortement les élèves. Désormais, la notion de « technique », qui allait de pair avec lui, devient indépendante, comme si la technique était un sujet de réflexion mais pas le travail : comme si la technique avait remplacé le travail. Or, j'ai déjà eu l'occasion d'en parler ici ou là, nous n'avons pas du tout cessé de travailler : nous travaillons beaucoup, on veut nous faire travailler de plus en plus longtemps, alors même que le nombre de travailleurs sans emploi (car être chômeur ne signifie pas qu'on ne fait rien) augmente et que cette agitation permanente a des effets désastreux sur l'environnement.

Au-delà de la société actuelle, le travail est une donnée anthropologique fondamentale que tous les grands penseurs ont prise en compte. Ce n'est donc pas seulement la disparition de Marx le problème, mais bien d'un champ entier de la réflexion. Il est particulièrement problématique que les futurs travailleurs et citoyens que sont nos élèves soient privés des éléments qui vont leur permettre de penser ce qu'ils s'appêtent à vivre ! Personnellement, quand j'ai pris un job étudiant dans la restauration rapide, la connaissance de Marx m'a donné une certaine compréhension de ce que je subissais... et j'ai mieux compris Marx grâce à cette expérience !

Une matière sans « substance »

Terminons non pas par une notion seule, mais par le chapitre tout entier sur « le sujet », qui ouvrait traditionnellement le programme de l'année. « Conscience et inconscient », « autrui », « la perception » disparaissent, tandis que « le désir » et « l'existence et le temps » passent dans le domaine de la métaphysique. Cette disparition relève de la contradiction pure avec les exigences de la société actuelle, qui ne cesse de nous asséner de « devenir nous-mêmes », de « libérer notre potentiel », de « suivre notre voie » par le biais de la publicité, des programmes de méditation pseudo-orientalisants et du néomanagement. Si on nous vend tout un tas de solutions, c'est bien « qu'être soi-même » est un problème, non ? Qu'autrui constitue pour moi un défi autant qu'une part de ce qui me constitue. Qu'il y a de l'autre en moi, en somme. Cette part d'altérité est le cauchemar de l'époque, des charlatans du transhumanisme qui veulent nous guérir de la mort aux néopositivistes qui croient qu'il suffit de réorienter et de médicamenter pour guérir, éduquer et

gouverner, en passant par les craintifs qui confondent « dialogue des cultures » et « grand remplacement », « lutte contre les inégalités » et « féminisation de la société ».

Le rôle de la philosophie est de construire son esprit critique, de le structurer et de le renforcer à l'aide de connaissances. D'améliorer la compréhension de soi-même et du monde, de remplacer les croyances et les superstitions par le doute et l'autonomie du jugement. De Socrate à nos jours, en passant par l'humanisme et les Lumières, elle a un rôle à jouer dans la fabrique du citoyen. La réforme ne supprime pas la philosophie : elle lui fait perdre de sa substance et de sa vigueur. Elle préserve la philosophie comme on préserve les bâtiments en ruine, pour qu'ils soient visités mais non plus habités.

Thomas Schauder est professeur de philosophie en classe de terminale à Troyes (Aube). Il décrypte l'actualité dans ses chroniques Philo d'Actu, publiées deux fois par mois, sur [Le Monde.fr/campus](http://LeMonde.fr/campus), et sur son site Internet, qui référence également ses autres travaux.